

POUR LE MEILLEUR...



Avertissement : Bien que cette nouvelle s'inspire de faits réels, ce récit est une pure fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Nota de l'auteur : Les passages en italique, sont des extraits du journal « Le Figaro » du 15 aout 1910.

« Le Figaro », le 15 Aout 1910 :

« Effroyable collision près de Royan – On compte 37 morts

Un nouvel accident, dont la gravité dépasse encore celle de la catastrophe de Villepreux, s'est produit hier matin, sur le réseau de l'Etat. A cinquante mètres de la gare de Saujon, sur la ligne de Pons à Royan, un train de voyageurs a tamponné un train de marchandises. Trente-trois voyageurs ont été tués, cinquante-six autres blessés. De ces derniers, quatre ont déjà succombé à leurs blessures; quatre autres sont dans un état qui inspire les plus vives inquiétudes... »

07h50. Clémentine me précède. Une ombrelle à la main, elle gravit gracieusement les marches du wagon. Je n'ai d'yeux que pour ces merveilleuses courbes, que je devine ondoyantes sous sa jolie robe. Nous nous sommes unis, hier, devant Dieu. Et même si je ne suis pas un fervent pratiquant, j'aime à croire qu'il nous accompagne d'un peu plus près en ce jour. Autant de beauté, autant de bonheur ne peuvent être l'œuvre que d'une force divine. Pour tout dire, j'ai aussi des pensées moins mystiques, moins... catholiques. Nous entamons notre voyage de noce et cette nuit sera la première de notre lune de miel. Je m'imagine déjà, au petit matin, comblé, réveillé par la douce lumière du jour ; une légère brise marine faisant voler les rideaux ; Clémentine endormie à mes côtés, ses longs cheveux bruns délicatement posés sur ses épaules. Je suis leurs ondulations, parcours son dos légèrement halé, la cambrure de ses reins, saisis le drap de soie que je descends tout...

- Jean !!! Tu rêves ?
- Pardon ?
- A quoi tu penses ?
- Je te contemplais mon amour !
- Passe-moi les bagages et monte, beau parleur !

Je regarde machinalement vers l'avant puis vers l'arrière du train. C'est devenu un réflexe. Je vérifie également la présence éventuelle d'hommes en uniforme, prêts à intervenir. J'essaie d'être discret, notamment pour ne pas transmettre mon inquiétude à Clémentine. Nous remontons l'allée centrale et rejoignons nos places. Je me rapproche de la fenêtre. Le quai est bondé. Le sifflet du chef de gare retentit. Quelques instants plus tard la locomotive crache des nuages de vapeur et le train se met en mouvement. Je respire un grand coup et souris à Clémentine.

Bien que le wagon ne possède pas le charme et le luxe de l'Orient Express, les boiseries et le rouge du tissu des sièges lui confèrent une atmosphère qui sied fort bien à un voyage de

noce. Etre en première classe a certes un coût, le niveau de mon magot a nettement baissé, mais j'ai soigné chaque détail pour faire de ce séjour...un paradis sur terre...

« La Compagnie de l'Etat organise tous les dimanches, au départ de Bordeaux, un train de plaisir, le train G, qui arrive à Royan à l'heure du déjeuner. Ce train, à la veille du 15 août était comble. On évalue le nombre des voyageurs qui l'avaient pris à 1,200... »

09h10. Bien que la chaleur soit déjà très présente, le voyage est agréable. La main de Clémentine dans la mienne, sa tête sur mon épaule. Comment décrire cela : l'illusion d'être dans une bulle, comme si les événements extérieurs ne pouvaient avoir de prise sur vous ; illusion malheureusement éphémère.

- Jean ?
- Oui ?
- Tu crois au destin ?
- ...Ça dépend... S'il consiste à se prélasser sur la terrasse d'un hôtel somptueux, une femme sublime à ses côtés, observant ensemble un merveilleux couché de soleil, alors oui j'y crois, parce que c'est exactement ce qui va se passer dans quelques heures !
- Non, sérieusement. Notre bonheur est-il légitime ? Est-ce qu'on devra payer pour...
- Arrête ! On a rien demandé. Est-ce qu'on a été opportunistes ? Est-ce moral ? Regarde ça sous un autre angle. Rien ne laissait présager que nous nous rencontrions un jour. Quant à devenir mari et femme... Alors appelle ça le destin, l'œuvre de Dieu ou je ne sais quoi d'autre, mais oui, je pense qu'il était écrit quelque part que nous serions heureux ensemble et je ferais tout pour que cela dure.
- Jusqu'à ce que la mort nous sépare ! dit-elle souriante en repensant aux vœux prononcés la veille.
- Je préfère, pour l'éternité !
- Je t'aime !

Jusqu'ici la vie ne m'avait fait aucun cadeau. Tout ce que j'ai eu, il a fallu que je le gagne ou que je le prenne. Clémentine est un don du ciel ; ce que j'ai de plus précieux. Je n'ai rien vécu de plus beau, ne souhaite rien d'autre. Je ne laisserai rien ni personne se mettre en travers de notre route.

J'essaie de chasser toute pensée négative et respire le doux parfum de Clémentine, enivrant et relaxant à la fois.

« Le train allait pénétrer, peu avant onze heures, en gare de Saujon, lorsqu'il eut à franchir une aiguille. L'aiguille fonctionnait-elle mal? L'aiguilleur commit-il une erreur? L'enquête l'établira. Toujours -est-il que le train G se trouva dirigé sur une voie où stationnait un train de marchandises, le train 1512. Il marchait alors à près de quarante kilomètres à l'heure. »

10h. Le train ralentit puis s'arrête.

Clémentine me tire de mes rêveries.

- Chéri, il faut que j'aille aux toilettes, tu m'accompagnes !?
- Il n'y a que 10 minutes d'arrêt !
- Je sais, allez dépêche-toi !

Nous remontons l'allée à contre-courant des voyageurs, plus nombreux, qui s'installent dans le train. Nous descendons. C'est une petite gare de campagne. Malgré cela, ici aussi, le quai est noir de monde. Notre wagon est situé en tête de train, nous avons plusieurs dizaines de mètres à parcourir pour atteindre le bâtiment.

Je précède Clémentine afin de nous frayer un chemin. Je joue quelque peu des épaules, soulève au passage des commentaires désagréables. Nous atteignons les toilettes. Heureusement, une seule dame attend devant l'entrée.

Allez, Allez...

Je pense aux bagages dans le train et à l'argent qui s'y trouve.

Le quai est à présent quasiment vide.

- Clémentine, fais vite, s'il te plait !

Le signal annonce le départ imminent du train. Clémentine sort enfin.

Nous courrons vers notre voiture. Je l'atteins en premier. Le train prend de la vitesse. J'arrive à ouvrir la porte du wagon, me retourne et tends la main vers Clémentine à bout de souffle. Je parviens à la hisser !

Sauvés...

La peur passée, nous sommes pris d'un fou rire, et essayons de reprendre notre souffle, sous les yeux amusés ou interloqués des autres passagers. Pour la discrétion, on repassera. Clémentine, écarlate, se glisse sur son siège en pouffant.

Le voyage reprend rapidement un cours normal. Les paysages défilent sous un soleil brûlant. Nous rêvons à la semaine à venir, à notre nouvelle vie à deux. Le futur nous appartient !

Nous avons toute la vie devant nous...

« Le choc fut effroyable. Un des survivants en compare le bruit à celui d'un coup de canon. La machine du train tamponné se renversa sur la voie... La locomotive et le tender du train G sortirent des rails. Les six wagons qui les suivaient se télescopèrent, les deux premiers furent réduits en miettes. Une panique extrême s'ensuivit. Les voyageurs du train tamponneur avaient été précipités les uns contre les autres... »

10h50. Le train freine brusquement, le bruit strident de l'acier, je suis projeté, l'horreur... de nouveau :

Des wagons éventrés ; des amas de tôles ; des corps déchiquetés. Un père ensanglanté tient son enfant dans les bras. Des passagers blessés ou choqués avancent les yeux hagards. Des cris surgissent de toute part : cris de douleur, de peur, de désespoir. J'enjambe des cadavres mutilés, des bagages éventrés, des débris du train. J'avance au hasard, essayant de porter assistance du mieux que je peux. Dégager un homme des décombres, appliquer un linge sur une plaie... Mais que font les secours ? Je cherche de tous les côtés, une blouse, un casque, un uniforme ! Où sont-ils ?!!!

Les pleurs d'un enfant. Je me dirige au son de sa voix. Il a une plaie effroyable à l'abdomen. Sa main droite est agrippée à la manche de sa mère inanimée, la cage thoracique écrasée sous l'essieu d'un wagon. Je m'approche de l'enfant, lui prend la main, tente de le rassurer... Les premières sirènes des ambulances et de la police se font entendre.

- Accroche-toi petit les secours arrivent !

Il ne pleure plus, ne souffre plus. Mais je ne m'en aperçois pas.

Je scrute alentours, appelle un médecin, hurle. C'est alors que je la vois... Une jeune femme. Elle tient la main d'une vieille dame défigurée. Je ne sais pas pourquoi mais je ne peux détacher mes yeux d'elle. Sa posture, son attitude, la tendresse qui émane d'elle, un oasis de douceur au milieu du chaos. Nos regards se croisent et à ce moment précis je sais que nous ferons notre vie ensemble...

Le beuglement des vaches me ramènent au présent. Un troupeau avait envahi les voies.

Je m'adosse lentement à mon siège. Tente de retrouver une respiration normale. Je suis en sueur. Clémentine me regarde fixement. Elle a compris. Ce souvenir hante encore régulièrement mes nuits.

- Ca va ?

- Ca va.

Le train reprend un peu de vitesse. Les bovins s'écartent lentement à son passage, inconscients d'avoir échappé au pire. Le contraste entre mon agitation au souvenir de cet enfer et l'apparence sereine de ces animaux face à la mort m'interpelle. Comme un message : Profite de l'instant présent !

Je serre Clémentine fort contre moi.

- Pour l'éternité !
- Oui mon chéri, pour l'éternité !

(1640 mots)

(1353 mots sans les paragraphes de l'article du Figaro)